

CHANT À MA MÈRE. (*)

Je suis parti pour un lointain rivage,
 J'ai délaissé le foyer paternel ;
 De toute joie est mon âme en veuvage :
 Je suis privé de l'amour maternel.
 Ne cueillez plus ni le lis, ni la rose ;
 Eh vain, pour moi, vous tresseriez des fleurs,
 Mon cœur est froid, mon front devient morose :
 Mère, tu n'es plus là pour essuyer mes pleurs !...

Je pleure, hélas ! sur la rive étrangère,
 Comme l'esclave à des maîtres soumis ;
 Je n'entends plus la voix qui m'est si chère,
 Le bruit des pas, ni le chant des amis.
 Et bien souvent mon pauvre cœur succombe ;
 Mais l'Espoir dit : Attends des jours meilleurs...
 Quand, désolé, j'incline vers la tombe,
 Mère, tu n'es plus là pour essuyer mes pleurs !....

Et, lorsque, en proie à ma sombre tristesse,
 J'ai vu l'Espoir, le doux Espoir venir,
 Ce qui m'a mis dans l'âme l'allégresse,
 Amour divin, c'est ton seul souvenir...
 En l'avenir j'ai mis ma confiance :
 Dieu sait guérir la blessure des cœurs.
 Si le bonheur vient calmer ma souffrance,
 Mère, seras-tu là pour essuyer mes pleurs ?...

THÉO.-D'AUZE.

N. D. R. (*) L'auteur de cette pièce émue, laquelle nous exhumons, pour "LE GLANEUR," des archives de l'amitié, la signerait à bon droit, aujourd'hui, au lointain pays de Belgique, là-bas, où il est allé se consacrer à Dieu.